

LOUIS TRENARD

Université de Lille

L' „EUROPE" AU SIECLE DES LUMIERES

Nous baignons intellectuellement dans l'histoire, dans les philosophies et les croyances qui flottent au-dessus d'elle. Mais l'histoire n'est qu'un divertissement si elle ne nous aide pas à prendre conscience de nos problèmes et à en chercher les solutions. L'histoire, mémoire des peuples, doit aussi être pour eux examen de conscience, exhortation à l'action, promesse d'avenir (1).

Aussi, l'historien s'interroge-t-il volontiers sur la notion d'Europe qu'en ce milieu du XX^e siècle, les hommes s'efforcent de réaliser. Il en recherche les origines et en retrace l'histoire, non seulement par jeu de l'esprit ou par déformation professionnelle, mais parce qu'il sait qu'une telle prise de conscience implique des éléments spirituels, passe par le canal de l'image et emprunte les agissantes vertus du symbole. Qu'il se limite aux dimensions d'un canton ou qu'il s'étende à celles d'un continent, l'attachement à une communauté n'est jamais réductible à des concepts rationnels. Il lui faut s'insérer en des représentations complexes qui tiennent du mythe et qui, plus ou moins, se chargent de valeurs affectives. Tant que l'Europe se définit par des limites géographiques ou par des conventions économiques, elle ne vit pas dans l'âme des peuples qui la composent. Julien Benda reconnaît que l'Europe ne peut obtenir sa complète incarnation que si, sur l'étendue de son territoire, on rend hommage aux mêmes dieux, aux mêmes saints, aux mêmes héros (2).

L'historien, comme les artistes ou les penseurs, peut contribuer à préciser et à animer ces valeurs spirituelles nées au cours de l'histoire. Une des réalisations les plus attachantes pour l'historien français est celle du XVIII^e siècle. En cette ère des lumières, une sorte d'Europe se constitua de l'Atlantique à la Russie, de la Granja de Philippe V au Stockholm de Gustave III.



Cette tentative bénéficie tout d'abord de précédents. La notion d'Europe est déjà, au seuil du XVIII^e siècle, riche de substance. Elle a ses origines dans l'Antiquité. C'est le mythe de cette charmante princesse, fille d'Agénor, roi de Phénicie, que Zeus, déguisé en taureau, ravit alors qu'elle se promenait

(1) L. Emery, *Civilisations; Essai d'histoire universelle* (Lyon, Audin, 1963, 8°, 151 p.) P. 140-148 — A. Dupront, *Histoire et Paix*, (*Revue Hist.*, CCV, juil. — sept. 1951, p. 29-66)

(2) J. Benda *Discours à la Nation européenne* (Paris, Gallimard, 1933, in-16, 239 p.) — D de Rougemont, *Les chances de l'Europe* (Bull. Centre européen de la culture, 1962, N° 3)

sur la plage avec ses compagnes. C'est en l'honneur de cette belle conquête, que Zeus donna son nom, Europe, à l'une des parties du monde. Si Hérodote ne croyait déjà plus à cette histoire fabuleuse, elle inspira tout de même Paul Véronèse, Le Titien, Claude Lorraine, Boucher . . . L'Antiquité légua à notre Moyen-Age occidental Au VI^e siècle l'idée d'Empire, unité d'un monde civilisé. Justinien essaie de faire revivre cet Empire. Puis, quand l'Orient et l'Occident furent disjoints, des Empereurs, comme Othon, Henri ou Frédéric se considérèrent comme les descendants de Constantin, voire de Trajan. Cette idée fascinante d'Empire est encore incarnée par Charlemagne et se trouve à l'origine d'une européanisation issue du culte de l'Antiquité. Le poète Angilbert, abbé de Saint-Riquier qui épousa secrètement Berthe, fille de Charlemagne, salue, dans *Carolus Magnus*, le grand empereur déjà vivant en sa légende, par les expressions „Europeae venerandus apex”, „Europeae veneranda pharus”, „Rex pater Europeae” (3). Ce concept d'Empire reparait au moment de la Renaissance et ne fut jamais totalement absent des ébauches d'unité européenne à l'époque moderne.

Mais, dès le Haut-Moyen Age, il s'était renouvelé: du mythe, le terme d'Europe passa dans la géographie pour désigner les terres d'Occident, sans que cela entraîne la notion d'une communauté solidaire d'un sol. La chrétienté donna un sens nouveau à ce vocable et c'est elle qui permit une seconde prise de conscience plus durable que celle de „Romanité”.

A la fin de l'époque mérovingienne apparaît l'identification entre chrétiens peuples de l'Europe. C'est peut-être Isidore de Béja qui inventa le mot d'*Europeensis* pour désigner l'armée qui triomphe à Poitiers en 732. La lutte contre le front musulman contribua à renforcer cette localisation géographique. Après Angilbert, Théodulfe, évêque d'Orléans, emploie des expressions comme *Rex pater Europeae* pour qualifier Louis le Pieux. Il semble que le concept de chrétienté (Christianitas, Cristianita, Christendom) se substitue au Moyen-Age à la notion d'Empire.

Cette tentative aboutit à une création religieuse complexe avec son centre, son système du monde, l'ordre d'un univers. Elle demeure un des plus riches systèmes de valeurs et de rapports humains qu'ait connus l'expérience créatrice de l'Occident. Elle paraît devoir se réaliser sous la direction des grands pontifes du Moyen Age et même encore sous le sceptre de Charles Quint-avec, il est vrai, dans ce cas, la notion conjointe d'Empire-. (4) Elle échoue pour des raisons à la fois politiques et religieuses.

Cette Chrétienté se disloque au XVI^e siècle. La Réforme provoque une rupture dans le monde chrétien: des hommes, qui se prévalent du même évangile, se dressent désormais les uns contre les autres dans des luttes inexpiables; jusqu'alors, tous avaient pensé qu'il existait entre eux, entre les peuples baptisés, un lien plus puissant que toutes leurs raisons de querelles. L'apparition des confessions réformées a contribué à faire de l'Europe chrétienne, naguère unie devant le flot musulman, un assemblage d'Etats.

La constitution de monarchies fortes et relativement centralisées au temps d'Elisabeth I, de Philippe II, de Richelieu achève de distendre les liens qui pouvaient encore subsister entre les états chrétiens. Bientôt, il se manifeste une sorte de „nationalisme”: c'est l'orgueil de l'hispanité, la volonté

(3) D. Hay, Europe, The emergency of an idea (Edimbourg, University Press, 1957, 133 p.)

(4) A. Dupront, Europe et Chrétienté (Paris, C. D. U., 1958, 8°, p. 4)

d'expansion de l'Angleterre, le désir d'enrichissement des Hollandais . . . En France, dès 1600, une „lettre savoisiennne” proclame que le royaume capétien doit atteindre la ligne de faite des Alpes; c'est la justification de la politique de Henri IV contre le duc de Savoie qui donna à la France au traité de Lyon, en 1601, la Bresse, le Bugey et le Pays de Gex (5). A la même époque, Sully réclame les Pays Bas, la Lorraine, la Franche-Comté et on chante: „Quand Paris boira le Rhin-Toute la Gaule aura sa fin”. Les progrès de l'absolutisme déterminés par Cromwell, le Grand Electeur Hohenzollern, Guillaume d'Orange agissent dans le même sens et aboutissent à diminuer l'autorité spirituelle de Rome. Cette ruine de la chrétienté est consacrée au Congrès de Westphalie en 1648. Les Etats ne reconnaissent aucune autorité supérieure qui serait susceptible de s'opposer à l'assaut des intérêts et des passions. Entre eux, l'équilibre est assuré par l'antagonisme des forces. Proud'hon qui, dans *La Guerre et la Paix*, vitupère „l'alliance du glaive et de la tiare” caractéristique du Moyen-Agè, s'en réjouit: „Quel a été, écrit-il, depuis cette alliance célèbre, le plus grand acte de la société européenne? Le Traité de Westphalie, qui, sur l'opposition des forces, et sous la protection du dieu des armées, jeta les fondements de l'équilibre universel”.

Mais la nostalgie de l'unité sommeille au fond des coeurs. Elle émerge au cours du XVII^e siècle, tantôt sous sa forme politique, héritage de l'idée d'Empire, tantôt sous ses aspects religieux, survivances de la notion de chrétienté. On la retrouve aussi bien dans les ouvrages des juristes, des philosophes, des écrivains, que dans les tentatives des monarques. Dans le domaine des idées, les défenseurs de l'idéal d'union ont pour héritiers les promoteurs du „droit des gens” et tous ceux qui rêvent d'établir une communauté des peuples. Parmi les théoriciens espagnols qui méditent en cette époque où Philippe II gouverne un monde immense, le Jésuite Suárez déclare: „Tout Etat actuel, en lui-même communauté parfaite composée de ses propres membres, fait aussi partie d'une communauté universelle”. Sully propose dans son *Grand Dessein* la création d'une "République très chrétienne” fondée sur la fédération de quinze „dominations” avec un conseil élu et des forces de police. Hugo Van Groot estime, de son côté, qu' „il est nécessaire d'établir entre les puissances chrétiennes une sorte de corps, avec ses assemblées, où leurs litiges seraient tranchés”. Emeric Lacroix, dit Emeric Crucé, dans son *Discours des Occasions et des moyens d'établir la paix générale*, en 1623, envisage de façon plus précise encore l'établissement de cette association d'états dont la capitale serait Venise. Richelieu songe aussi à cette éventuelle fédération lorsqu'il dicte à Desmarets de Saint Sorlin sa comédie héroïque *Europe* où l'on voit la déesse mettre fin aux querelles de ses enfants turbulents.

Mais plus que ces écrits, ce qui compte dans l'histoire, c'est la tentative de Louis XIV de réaliser une monarchie universelle, ou, tout au moins, une monarchie occidentale sous son hégémonie. En effet, tout semble se passer comme si la réalité du pouvoir impérial était accaparée par le Roi Soleil, qui peut même se dispenser de solliciter les suffrages des princes électeurs. Certes, l'Empereur légitime conserve ses titres et ses prérogatives; toutefois, la décadence espagnole, les désastres de la Guerre de Trente Ans, la menace

(5) *R. de Lucinge*, Dialogue du François et du Savoisièn (1598) (publ. par A. Dufour Paris, 1961, 8°, 259 p.) — *R. de Lucinge*, Les Occurrences de la Paix de Lyon (1601., (publ. par A. Dufour, Paris, 1962, 8°, 117 p.)

turque présente en 1683 aux abords de la capitale des Habsbourg, le metten hors d'état de régner effectivement sur l'Europe. Au contraire, Louis XIV domine les Princes allemands, l'Angleterre des Stuarts, les états italiens, il espère englober dans sa sphère d'influence l'Espagne dont hérite le duc d'Anjou, et il ne craint pas de malmener le Pape et d'affermir les droits de l'Eglise gallicane. Bourbonn de naissance, Autrichien par sa mère Marie-Anne, Espagnol par l'adoption de l'étiquette, Louis XIV résume en sa personne même les fastes de l'Occident. L'imitation des modes françaises et du style de Versailles consacre le triomphe de cette „Europe Louis-quatorzienne” (7)

Elle correspond à un renouvellement de la notion d'Empire. Antoine Aubéry s'en fait le théoricien en 1667 dans *Les justes prétentions du Roi de France sur l'Empire*. „Le nom de roi est excellent, dit-il, et plus auguste que celui d'Empereur”. Aussi réclame-t-il, pour son maître, non la couronne impériale, mais la domination sur l'Empire „patrimoine et ancien héritage des princes français”, puisque Charlemagne a possédé” l'Allemagne en tant que roi de France et non point en tant qu'Empereur”. Aubéry promet au Dauphin „l'Empire, tant de la mer que de la terre et la Monarchie universelle”. Dévoiler ainsi les ambitions de Louis XIV valut à l'auteur quelques mois à la Bastille et provoqua l'indignation des pamphlétaires étrangers, en particulier du baron de Lisola dans le *Bouclier d'Etat et de justice* (7).

En réalité, le concept de „monarchie universelle” s'inspire des tentatives passées d'Empire et de Chrétienté, mais admet aussi cette valeur toute fraîche d'Europe ressuscitée de l'Antiquité païenne, au moment de la Renaissance. La Monarchie française, dans cette perspective, s'est réalisée, depuis le XIII^e siècle, non pas consciemment contre le principe de Chrétienté, mais par refus de la Chrétienté, ne serait-ce que pour répondre aux prétentions impériales. Les rois de France traitent avec le Turc au temps de François Ier, à titre de politique continue et non pas seulement comme une négociation épisodique, par dépit ou par nécessité du moment. Ils se justifient en prétendant représenter toute la chrétienté occidentale dans les Lieux Saints et dans le commerce avec la Porte. Louis XIV le déclare dans ses *Mémoires*: en négociant avec le Sultan, c'est lui qui défend efficacement les intérêts humains de la Chrétienté chez les Infidèles. Par là, le Roi Soleil dresse, face aux anciennes conceptions de chrétienté, sa propre conception, quasi toute laïque, hormis ce sacré qu'il puise dans l'histoire, principalement dans la légende carolingienne. Pour Louis XIV, la monarchie universelle est une sorte d'unité carolingienne restaurée, une consécration d'une Europe, partie privilégiée du monde habité.

L'Europe elle-même refusa cette hégémonie française. „Les ennemis d'un grand prince, dit Montesquieu de Louis XIV, qui a si longtemps régné, l'ont mille fois accusé, plutôt je crois sur leurs craintes que sur leurs raisons, d'avoir formé et conduit le projet de la monarchie universelle. S'il y avait réussi, rien n'aurait été plus fatal à l'Europe, à ses anciens sujets, à lui, à sa famille. Le ciel qui connaît les vrais avantages l'a mieux servi par des défaites qu'il n'aurait fait par des victoires. Au lieu de le rendre le seul roi de l'Europe, il le favorisa plus en le rendant le plus puissant de tous” (8).

(6) L. Emery, *Génèse de l'Europe* (Lyon, Audin, 1960, 8°) (141 p.) p. 59

(7) Voir aussi du côté français: S. Chapuzeau, *Europe vivante ou Relations historiques et politiques de tous les Etats d'Europe* (1667).

Sans principe spirituel, la monarchie universelle se révéla impossible dès 1690; elle provoque des coalitions contre Louis XIV. Aussi, pour tenter de faire revivre cette unité européenne, certains penseurs songent-ils toujours à l'idée de Croisade. C'est un mythe puissant qui traverse les siècles (9). Il avait animé les grandes entreprises du Moyen-Age. Au seuil des temps modernes, il guidait encore les pas de Jean Capistrano, ce Franciscain italien qui convertit de nombreux hussites en Bohême, prêcha la Croisade contre les Turcs et rassembla 40 000 chrétiens qui contribuèrent, en 1456, à la défense de Belgrade sous la direction de Jean Hunyade. L'idée de Croisade est un des principes essentiels de la politique du Père Joseph au temps de Richelieu: reprendre la lutte contre les Musulmans est le moyen d'établir la paix entre les princes chrétiens, telle est la théorie qu'il expose dans les milliers d'hexamètres latins de la *Turciade*. Elle est reprise, peut-être pour des mobiles moins nobles, par le duc Charles de Nevers-Gonzague quand il devient, en 1627, chef de la Maison des Paléologues: reconquérir Byzance est désormais un de ses rêves...

Après 1656, quand le Grand Vizir de Mohamed V, l'Albanais Köprülü-opéra des réformes et relança les armées du Croissant contre l'Europe, le danger était réel. La réconciliation du monde chrétien s'imposait. Grotius l'avait déjà préconisée. „Pendant toute ma vie, confesse-t-il, j'ai brûlé du désir de la réconciliation du monde chrétien". Ce fut aussi la grande espérance de Leibniz. En 1672, dans son *Concilium Aegyptiacum*, texte chargé d'une puissance historique et épique considérable, élaboré dans le monde des sectes pré-illuministes de l'Allemagne rhénane, le jeune Leibniz célèbre le royaume de Louis XIV dans le plein équilibre de sa puissance et dans son harmonie souveraine. Il félicite ce „roi audacieux, avide de neuf" qui a apaisé les factions et qui règne sur un pays privilégié. „La France est, en Europe, ce que la Chine est en Orient, se suffisant à elle-même, riche d'hommes que c'en est merveille, luxuriante de marchandises, insigne dans les arts, soumise à un seul monarque" (10). Leibniz proclame encore la supériorité du prince et du royaume en ces termes; „Il n'y a à présent, aucun prince dans le monde plus puissant que le roi de France, et, si celui-ci est sage, aucun plus capable de tenter de grandes choses; je ne connais pas davantage aucun prince qui gouverne dans un pareil amour et révérence de ses sujets une nation aussi fleurissante, belliqueuse, portée aux choses de l'esprit" (11).

Leibniz propose à Louis XIV d'écraser les Hollandais „qui se nourrissent, comme les ulcères, de tout ce qu'il y a de malsain dans le reste du corps" et d'unir l'Europe en faisant la conquête de l'Egypte. „Il n'y a pas, dans le monde connu, de pays qu'il soit plus glorieux de posséder, et, s'il est pris en mains, de plus utile à l'ordre du monde que l'Egypte, que j'appelle volontiers la Hollande de l'Orient, comme la France est, pour moi, la Chine de l'Occident". Tandis que l'Europe de Louis XIV est celle des Princes, l'Europe de Leibniz est celle des nations et tout d'abord des Européens. Il voit les peuples et les

(8) Montesquieu, *Esprit des Lois*, Livre IX, ch. 7 1748 (éd. La Pléiade, 1951, t. II, p. 375)

(9) P. Alphandéry et A. Dupront, *La chrétienté et l'idée de croisade* (Paris, A. Michel, 2 tomes, 1954, 1959, 8°)

(10) P. Ritter, *Oeuvres complètes de Leibniz*. Politische Schriften, 1931, I, p. 255

(11) cité par A. Dupront, *Europe et Chrétienté* (Paris, C. D. U. 1958, p. 47 sqq.)

présente en leurs stéréotypes. Ainsi, „personne n'ignore, écrit-il, que les Portugais ne sont pas les meilleurs guerriers de l'Europe". ou encore: „que, comme armée de terre, les Françaissoient préférables aux Anglais, c'est une vérité aujourd'hui incontestable". Leibniz emploie l'épithète de nature plutôt que le substantif et il a conscience de la réalité des nations. L'ensemble doit se serrer autour de Louis XIV en une vaste coalition: „Les ennemis des Turcs, leurs voisins et les Orientaux, les voisins de la France, ou Européens, seront les alliés de la France (12).

Au philosophe allemand, l'Europe apparaît comme le champ clos de ces nations, le cadre de leurs rencontres, de leurs oppositions, de leur équilibre. Si l'une de ces nations manifeste un débordement de suprématie, le réflexe de défense de l'Europe s'exprime en une coalition. Pour délivrer l'Europe de cet impérialisme intra-européen, il faut la grouper contre le Turc et la préparer à la guerre sainte. „La France, unissant la gloire au génie, deviendra alors l'école militaire de l'Europe".

En retour, cette conquête de l'Egypte favorisera les échanges commerciaux. La France, devenue la première puissance commerciale du monde-réaliserait un marché commun européen. De même, la lutte contre le Barbar, fera prendre conscience à l'Europe de ses valeurs spirituelles, l'empire ottoman est la „patrie des ténèbres et de la Barbarie, et le sultan, lui-même dans l'ignorance, traîne sur le trône, parmi des troupeaux de femmes et d'eunuques, sa robe de Sardanapale". L'Europe se voit ainsi foyer des lumières, chargée d'une mission civilisatrice dans l'univers. La France, tout particulièrement, doit se considérer comme un exemple; le XVIII^e siècle ne l'oubliera pas.

Faire l'unité des nations européennes contre le Turc pour conquérir en commun la fertile Egypte, c'est le moyen de réaliser l'Europe. Le salut de l'Europe réside, en cette fin du XVII^e siècle, dans ce *bellum sacrum*. C'est la peur de l'Infidèle, c'est la gravité du péril turc, c'est la puissance ottomane restaurée par les Kôprili qui doit inciter à construire l'Europe. Le Roi Très Chrétien doit se faire le protecteur de l'*Orbis Christianus*, unir, avant tout, catholiques et protestants, faire cesser les différends entre les confessions chrétiennes. La *Christianitas* est menacée non seulement dans sa puissance d'expansion, mais dans son être.

Ce penseur qui erre dans une Allemagne encore médiévale, de Leipzig à Iéna, apparaît comme „un des derniers grands solitaires de la Croisade" (A. Dupront); mais dans son angoisse nostalgique de l'unité, il ne reprend pas exactement ni le mythe de l'Empire, ni la vision d'une Chrétienté. Il développe l'idée neuve d'une Europe, donnée géographique, unité spatiale et quantitative, juxtaposition de nations avec un système commun et une nuance de sacré pour répondre à certains besoins permanents du mental collectif humain. La conquête de l'Egypte conférerait à la France une puissance analogue à celle de l'Empire; elle garderait dans son espace le monde méditerranéen, la mer sacrée conduisant à la „terre de promesse", la mer mythique, centre du monde ptolémaïque, la mer nourricière apportant à l'Europe le superflu, épices et matières précieuses. Mais cette Europe leibnizienne participe également à la vitalité de l'Atlantique, nouvelle voie des épices, nouvelle aire

(12) *Leibniz, Consilium AEGyptiacum*, édit. Foucher de Careil, 1864, t. V, p. 21 p. 115-

(13) A. Dupront, *Europe et Chrétienté* (Paris, C. D. U., 1958, p. 80 - 90)

des pêcheries, route des galions chargés d'or, route des plantes tinctoriales et du sucre, gourmandise des bouches privilégiées . . (13).

Le mémoire de Leibniz resta une méditation sans portée pratique. Arnaud de Pomponne n'écrivait-il pas au marquis de Feuquières en juin 1672, au moment même où le jeune philosophe voulait remettre personnellement son *Consilium Aegyptiacum* au Roi Soleil; „Je ne dis rien sur les projets d'une guerre sainte, mais vous savez qu'ils ont cessé d'être à la mode depuis Saint Louis”!

Que de tentatives d'unité éphémères! Tous ces échecs s'expliquent, qu'il s'agisse d'Empire, de Chrétienté, de Monarchie universelle, de Croisade. Les unificateurs ont voulu être des tyrans et ont voulu que l'Europe serve leurs besoins. Même les Papes ont épousé les querelles nationales: Le Christianisme, de même que le socialisme à l'époque contemporaine, a intégré en lui les forces vives, mais peut-être suspectes du nationalisme. N'a-t-on pas vu Léon X célébrer un service d'action de grâces en apprenant la défaite de François Ier à Pavie! Ces unificateurs ont tenté de réaliser leurs rêves par la force ignorant tout de l'âme des peuples et ils ont blessé les sensibilités les plus chères.

Mais il faut aussi ajouter que, de son côté, l'Europe ne cherchait pas à s'organiser. Il existait des points communs dans son évolution puisque toutes les nations avaient connu la féodalité, la marche à la monarchie, des résistances à la centralisation . . . Des institutions communes s'étaient développées, telles que l'ordre clunisien et les Universités. L'économie européenne, rythmée par les galions de Séville, par la bourse d'Anvers, par la banque de Londres, par le négoce d'Amsterdam . . . présentait bien des traits communs . . .

Mais les peuples subissaient la communauté de leurs intérêts, vivaient l'identité de leurs sentiments sans penser réellement à l'Europe. Or, „l'idée que les hommes se font de leurs actes est, en histoire, plus féconde encore que ces actes”. L'Europe ne prenait pas conscience de sa spécificité. Une pensée politique naît, selon Hegel, quand elle s'oppose légitimement à un autre concept qui a épuisé sa substance, qui devient inefficace, voire malfaisant, qui demande à être dépassé. L'idée de nation indépendante n'a pas encore, au début du XVIII^e siècle, accompli son destin. Bien au contraire, elle s'actualise depuis la naissance des grandes monarchies en anéantissant le morcellement féodal, en favorisant le développement de solides unités(14). C'est cette „idée — force”, comme dit Alfred Fouillée, qui a ruiné les notions d'Empire, de Chrétienté, de Monarchie Universelle, de Croisade. C'est elle qui explique encore les limites de la grande tentative d'Europe française au siècle des lumières.

* * *

La tentative d'Europe unie au XVIII^e siècle repose sur une notion nouvelle, celle d'une culture, voire d'une civilisation commune. Mais elle a été facilitée par certaines conditions propres à cette époque.

L'opposition à la guerre représente une première composante, négative si l'on peut dire, de cette Europe qui s'efforce de se réaliser au lendemain

(14) J. Benda, Discours à la Nation européenne, 1933, p. 27 — 46. Benda, Esquisse d'une histoire des Français dans leur volonté d'être une nation (Paris, Gallimard, 1932 in — 16, 271 p.)

du règne de Louis XIV. Les conflits prolongés de la Ligue d'Augsbourg et de la Succession d'Espagne, avaient provoqué la misère, la disette et la surmortalité; ils avaient suscité des protestations de la part de Vauban, de Fénelon, l'archevêque de Cambrai, de La Bruyère. „Si l'on vous disait, écrit ce dernier en un style qui annonce celui des philosophes, que tous les chats d'un grand pays se sont rassemblés par milliers dans la plaine et après avoir miaulé tout leur saoul, ils se sont jetés avec fureur les uns contre les autres, et ont joué ensemble de la dent et de la griffe, que, de cette mêlée, il est demeuré de part et d'autre 9 à 10 000 chats sur la place qui ont infesté l'air à dix lieues de là par leur puanteur, ne diriez-vous pas: voilà le plus abominable sabbat dont on ait jamais oui parler . . .”(15)

Tout concourt désormais à faire rejeter la guerre: la disparition des mobiles religieux qui, pendant longtemps, avaient justifié certaines formes de conflits: „Un pape qui aurait voulu prêcher des croisades n'aurait pas attroué vingt polissons”, constate Frédéric II. Le principe d'équilibre, fondé empiriquement, semble, après l'expérience des coalitions victorieuses sur le Roi Soleil, bénéfique à la paix(16). „Il se forme ainsi, écrit Albert Sorel, entre les grands Etats, une sorte de société en participation. Ils entendent conserver ce qu'ils possèdent, gagner en proportion de leurs mises et interdire à chacun des associés de faire la loi aux autres”. La désaffection s'affirme à l'égard des monarques et de leurs prétentions: Les Français ne s'intéressent alors qu'aux cas de défense du territoire et aux entreprises idéologiques. Les questions coloniales les laissent indifférents ainsi que les affaires dynastiques. De ce fait, ils condamnent volontiers les charges militaires et un „antimilitarisme” se répand.

L'armée se compose, en effet, de gens de métier qui, en apparence, ont choisi leur sort. L'opinion ne compatit pas à leurs souffrances et à leurs risques. Le Français voit le soldat dans le désœuvrement de la vie de garnison, sans discipline et, trop souvent, sans dignité. Aux portes des jardins publics, on recommande: „Ni chiens ni mendiants, ni filles, ni soldats”(17).

Cette défiance à l'égard de l'armée se relève à travers tout le siècle, en tous-les pays, exprimée par les divers témoins de l'opinion. Parmi les moralistes, on peut citer Vauvenargues, cependant officier lui-même qui participa à la rude campagne de Bohême au début de la Guerre de Succession d'Autriche. Dans ses *Réflexions et maximes*, il critique les ministres qui déclenchent la guerre selon leurs ambitions, les officiers qui ne croient plus à leur vocation: „Le service de la patrie passe pour une vieille mode, pour un préjugé. On ne voit plus, dans les armées, que dégoût, ennui, négligence, murmures insolents et téméraires”. Quant aux soldats, ils „marchent à l'ennemi comme les capucins vont à matines”, par une sorte de routine (18).

En Angleterre, Joseph Addison, principal rédacteur du *Spectateur*, décrit

(15) cité par A. Mathiez, *Pacifisme et nationalisme au XVIII^e s. (Annales Historiques de la Révol. fran., 1936, XIII, p. 1-17)*

(16) J. Rousset, *Les intérêts présents et les prétentions des puissances de l'Europe, fondez sur les Traitez depuis ceux d'Utrecht (La Haye, 1741, 4^e)*

(17) E. G. Léonard, *L'armée et ses problèmes au XVIII^e siècle (Paris, Plon, 1958, 8^e, III-360 p.) - p. 216-217: L'opinion française et la guerre sous Louis XV.*

(18) Th. Ruyssen, *les sources doctrinales de l'internationalisme. t. II De la paix de Westphalie à la Révolution française. (Paris P. U. F., 1958, 8^e, 646 p.) p. 341 -*

le monde londonien dans de brefs essais; il méprise la soldatesque insensible „à la dévastation des campagnes, à la misère des habitants, aux cris des victimes du pillage”; célébrant avec lyrisme la Bourse de Londres, il affirme l'utilitarisme britannique. „Je considère la Bourse comme un grand Conseil où toutes les nations importantes ont leurs représentants. Les agents du trafic mondial sont comme les ambassadeurs de l'ordre politique”. Et Addison de conclure: „Je suis citoyen du monde”. Cette expression devint le titre même de l'ouvrage que publie, en 1762, Olivier Goldsmith, une des figures les plus marquantes du cosmopolitisme anglais. C'est lui-même, un grand voyageur qui parcourt la Hollande, la France, l'Italie, la Suisse presque en mendiant; de ses vagabondages, il garda le goût des horizons internationaux: qu'il manifeste dans *The Traveller* et dans *l'Enquête sur l'état présent de la culture en Europe*. Goldsmith exprime aussi son horreur de la violence en pleine Guerre de Sept ans: „Je voudrais voir les querelles de l'Europe réglées une fois pour toutes à l'amiable; dans notre bon monde, il n'y a rien que je déteste plus que la guerre”. Et il regrette la fragilité des traités. „Rien n'est plus aisé que de rompre un traité ratifié en bonne et due forme, et cependant aucune partie ne se reconnaît comme agresseur”. Après les batailles, „on s'assoit froidement pour conclure de nouveaux traités” (19).

Avec plus de liberté encore, liberté facilitée par la fantaisie, les utopistes condamnent la guerre et les moyens de la faire. Sébastien Mercier imagine, dans *l'An 2440*, un Parisien qui s'endort pendant sept siècles et se réveille dans une capitale rénovée. „Nous n'avons plus, s'exclame-t-il, une armée dévorante à entretenir en temps de paix. Le flambeau de la guerre, enfin consumé, est pour jamais éteint . . . Les rois ont compris qu'un royaume, dont l'étendue serait moins immense, serait susceptible d'une meilleure forme de gouvernement . . . Nous regardons l'univers comme une seule et même famille”. Dans son *Tableau de Paris*, Mercier critique en 1781 toutes les institutions et les usages militaires, en particulier le recours aux racleurs qui utilisent tous les moyens pour enrôler les jeunes gens. Ces „vendeurs de chair humaine” ne dédaignent pas les ruses les plus immorales: ils enivrent les dupes ou se servent de libertines pour faciliter leur tâche. „C'est de cette manière qu'on vient à bout de compléter une armée de héros qui feront la gloire de l'Etat et du monarque”(20).

En Angleterre, Swift, le secrétaire de William Temple, homme d'action, d'un pessimisme amer, condamne la guerre dans le *Conte du Tonneau*: elle lui apparaît comme „une tentative pour prendre à autrui une part de ce qu'il possède et dont il a besoin . . . Plus un homme élève ses prétentions en ce sens, plus il fait de tapage pour les soutenir, plus aussi il réussit et apparaît comme un héros” . . . En 1727, dans ses *Voyages de Gulliver*, il évoque le conflit à Lilliput pour l'affaire des oeufs à entamer par le gros bout ou le petit bout! Au Pays des Chevaux, Gulliver expose les causes des guerres: „C'est parfois l'ambition des Princes qui pensent n'avoir jamais assez de terre ou des peuples à gouverner, parfois la corruption des ministres qui engagent leurs maîtres dans une guerre pour étouffer ou détourner les plaintes de leurs sujets contre leur mauvaise administration. Les différences d'opinion ont coûté

(19) *Th. Ruysen*, op. cit., II, p. 353—361.

(20) D'autres textes sont cités dans *Généalogie des Grands Dessins européens*, de 1306 à 1961 (Bull. du Centre Européen de la Culture, 1960, n°6)

des millions d'existences: il s'agit par exemple de savoir si une chair est du pain, ou du pain une chair" . . .(21).

Cette idée de l'absurdité de la guerre se retrouve chez les philosophes, les juristes, les théoriciens politiques. Citons d'abord parmi eux, Montesquieu: il redoute les armées permanentes parce qu'elles peuvent opprimer le peuple. „Une maladie nouvelle, écrit-il dans *l'Esprit des Lois*, s'est répandue en Europe . . . Elle devient nécessairement contagieuse, car, sitôt qu'un Etat augmente ce qu'il appelle ses troupes, les autres, soudain, augmentent les leurs." Montesquieu condamne aussi les moyens techniques de la guerre qui accroissent la puissance de l'exécutif: „La seule invention des bombes a ôté la liberté à tous les peuples d'Europe. Les princes, ne pouvant plus confier la garde des places aux bourgeois qui, à la première bombe, se seraient rendus, ont eu un prétexte pour entretenir de gros corps de troupe réglées avec lesquelles ils ont, dans la suite, opprimé leurs sujets". Mais le Président du Parlement de Bordeaux craint également les conséquences néfastes pour l'humanité, de ces progrès de l'armement: „Je tremble toujours qu'on ne parvienne à la fin à découvrir quelque secret qui fournisse une voie abrégée pour faire périr les hommes, détruire les peuples et les nations entières".

Voltaire s'inspire de Swift pour composer son *Micromégas*, en 1762, et recourir à la fiction. A propos de la guerre russo-turque, un sage explique au Sirien; „Il y a 100 000 fous de notre espèce, couverts de chapeaux, qui tuent 100 000 autres animaux couverts d'un turban ou qui sont massacrés par eux". Le Patriarche de Ferney considère la guerre comme le mal essentiel, car elle „contient tous les fléaux et tous les crimes"; elle l'irrite plus qu'elle ne l'émeut parce qu'elle lui paraît provoquée par des causes futiles et ses résultats sont toujours inférieurs à l'avantage escompté. „Il s'agit de quelques tas de boue grands comme votre talon" (celui du géant Micromégas) ou de „quelques arpents de neige". La vie humaine est tout de même plus précieuse que l'ambition, la gloire, le prestige . . . Mais la guerre n'est-elle pas un mal inévitable? „Il n'y a jamais eu de couvents de nonnes sans discorde: il est donc impossible qu, elle ne soit pas dans les royaumes" (22).

Allant plus loin que certains de ses contemporains, Voltaire condamne même la guerre défensive et professe, lui aussi, un „antimilitarisme". A l'article *Guerre*, dans le *Dictionnaire philosophique*, en 1764, il déclare que les soldats sont la „lie des nations", et dans *Candide*, il ridiculise les méthodes de recrutement et d'entraînement: il suffit de boire à la santé du Roi des Bulgares pour être enrôlé; Candide reçoit trente coups de bâton après l'exercice pour n'avoir pas été trop maladroit; ayant déserté, il peut choisir entre deux sanctions: être fustigé trente-six fois par tout le régiment ou recevoir douze balles dans la cervelle . . . On peut même découvrir, dans les oeuvres de Voltaire, ce que nous appellerions un „antipatriotisme." „qu'est-ce que l'amour de la patrie? demande-t-il dans les *Pensées sur le gouvernement?* Un composé d'amour-propre et de préjugés." Le culte de la patrie lui apparaît aussi néfaste que les autres cultes. „Souhaiter la grandeur de son pays, c'est souhaiter du mal à ses voisins" (23). Loin de s'en tenir à ces propos, il suggérait même, en

(21) cité par *Th. Ruyssen, op. cit.*, II, p. 397 — *D. de Rougemont*, 28 siècles d'Europe. La conscience européenne à travers les siècles (Paris, Payot, 1961, 8°, 427 p.)

(22) *Voltaire*, Dictionnaire philosophique. 1764. Article Bien.

(23) *Voltaire*, Dictionnaire philosophique, article Patrie.

1766, à Frédéric II d'assiéger Abbeville, lui offrant les services du jeune calviniste d'Etallondes, compagnon du chevalier de la Barre!

Ce courant d'hostilité à la guerre de prolonge jusqu'à la veille de la Révolution. (24) Emmanuel Kant peut ainsi écrire, en 1784, dans son *Idée d'une histoire universelle*: „Si nos gouvernements actuels ne trouvent plus d'argent pour subventionner les établissements d'éducation publique et, d'une manière générale pour tout ce qui représente au monde les vraies valeurs, c'est parce que tout est déjà dépensé par avance pour la guerre à venir”(25).

D'une manière positive, il faut compter comme circonstance favorable à la réalisation de cette Europe française les projets d'organisation politique du continent. Un des plus anciens et des plus célèbres est celui de l'abbé de Saint-Pierre. Rousseau le lit, à la demande de Mme Dupin, en 1753, lorsqu'il est précepteur de son fils et il publie en 1761 un *Extrait du projet de paix perpétuelle de M. l'abbé de Saint-Pierre*. „Jamais projet, proclame-t-il, plus grand, plus beau, ni plus utile n'occupera l'esprit humain que celui d'une paix perpétuelle et universelle entre tous les peuples de l'Europe”. Il reconnaît la grandeur des suggestions de l'abbé de Saint-Pierre, mais il ne croit pas que les Princes acceptent de se soumettre aux décisions d'un Conseil européen, de reconnaître le statu quo du continent, de fournir leur contingent à une force multinationale... Rousseau, lui aussi, se montre indigné par les excès du racolage, „les vendeurs de chair humaine”, dit-il dans la *Nouvelle Héloïse*, par les pillages des gens de guerre et l'absurdité des conflits:” on entraîne, en temps de paix de jeunes soldats „à tuer un jour des hommes qu'ils ne connaissent pas et qui ne leur ont jamais fait de mal”. Mais le citoyen de Genève nourrit, lui aussi, un projet de fédération; il prévoit „une société générale du genre humain”, avec une langue universelle; il recommande aux petits états de se grouper pour résister aux ambitions des grands et sauvegarder leur indépendance.

De leur côté, les juristes allemands élaborent des plans d'organisation européenne. Christian Wolff, le „maître à penser de l'Allemagne”, comme l'appelle Voltaire, projette la création d'une *Civitas gentium maxima*” formée entre les nations pour leur salut commun”. Ce „quasi-contrat” constituerait un droit positif international; il unirait les peuples et permettrait à chaque individu de se développer pleinement. Tandis que l'abbé de Saint-Pierre avait préconisé une organisation de „dix-neuf puissances souveraines de l'Europe”, Wolff s'élève à l'idée d'une société universelle des états; ce projet de *Volkerbund* fut repris par Kant et tout d'abord par Frédéric II, disciple de Wolff. Dans son *Anti-Machiavel*, le Roi de Prusse démontre que les nations ont intérêt à se grouper, une prudente évaluation des profits et des pertes le prouve. Le temps est venu d'unir les Etats européens. „Il n'y a que leur réunion qui puisse les rendre formidables et maintenir en Europe la paix et la tranquillité”. Lui-même condamne les ambitions des princes qui veulent élever leur puissance sur la misère et croient se rendre illustres „en faisant tant de malheureux”. Un autre disciple de Wolff, Emerich de Vattel, diplomate et ministre allemand, publie, en 1758 *Le Droit des gens ou Principes*

(24) J. D. Candaux, Charles Borde et la première crise d'antimilitarisme de l'opinion publique européenne. (Genève, *Studies on Voltaire*, 1963, I, p. 315—344.)

(25) P. Hassner, Les concepts de guerre et de paix chez Kant (*Rev. Française de Science Politique*, XI, sept. 1961)

de la loi naturelle appliquées à la conduite et aux affaires des souverains, qui remporte un très grand succès, en France comme en Angleterre. Vattel considère, comme Leibniz, que les nations sont des „personnes morales”, liées par des obligations morales; de même que les individus, les nations se doivent assistance et bienveillance. La loi naturelle implique donc l'existence d'une société des nations plus vaste que la société des particuliers, mais du même type, fondée par un pacte analogue au contrat social qui lie les citoyens. Les hommes ne peuvent se dérober aux engagements de cette „société universelle de genre humain” et doivent se soumettre à un arbitrage, comme celui qui se pratique entre les cantons helvétiques (26).

En cette époque d'euphorie économique, où la bourgeoisie connaît un réel enrichissement, les théoriciens de l'économie, physiocrates et libéraux, commencent de leur côté à affirmer la solidarité économique des nations et l'existence d'une prospérité commune. C'est la revanche sur le mercantilisme d'un Colbert et sur ses aspects „nationalistes”. Le plus célèbre de ces théoriciens de l'ère libérale est, en Ecosse, Adam Smith. Dans son *Enquête sur les Nations et sur les causes de la richesse des Nations*, en 1776, ce disciple de Hume condamne toutes les entraves au trafic international et regrette ces rivalités qu'on suscite maladroitement. „Le commerce qui, naturellement, devait être, pour les nations, comme pour les individus un lien de concorde et d'amitié, est devenu la source la plus féconde de haines et de querelles”. De son point de vue, il ajoute : „L'ambition capricieuse des rois et des ministres n'a pas été plus fatale au repos de l'Europe que la sottise jalouse des marchands et des manufacturiers”. Un autre penseur anglais, Josiah Tucker, théologien et polémiste fougueux, expose, dans ses *Questions importantes sur le commerce, à l'occasion des oppositions au dernier bill de naturalisation*, ouvrage traduit par Turgot, que la population constitue un élément de richesse des états; il conseille, en conséquence, les échanges de main-d'oeuvre selon les besoins; il rappelle que les étrangers introduisent parfois des techniques nouvelles et estime que ces immigrants „qui font servir leurs vertus et leur industrie au bien général de ce royaume doivent être respectés comme de vrais patriotes”. En 1755, dans *The Elements of commerce and Theory of Taxes*, Tucker s'élève contre toute guerre, démontre qu'en aucun cas elle n'est rentable, qu'elle provoque une baisse de la production et un relèvement des prix, qu'elle attire des profiteurs, spéculateurs, fournisseurs ou pamphlétaires à gages (27).

Dans le monde méditerranéen, même évolution de la pensée économique à l'égard de la guerre. Les Italiens sont réellement, selon le mot d'Edgar Quinet, „les missionnaires du cosmopolitisme”: Antonio Genovesi qui occupe à Naples la première chaire d'Economie politique créée en Europe, Cesare Beccaria que Catherine II invita, l'abbé Galiani, secrétaire de l'Ambassade napolitaine à Paris (28). Quant aux Espagnols, Ortega y Gasset prétend qu'ils ont „sauté ce siècle irremplaçable”; mais en fait, Gaspard Jovellanos s'associe à ce mouvement et déclare en 1785 dans son *Informe sobre el libro ejercicio*

(26) P. Hazard, *La pensée européenne au XVIII^e siècle* (Paris, Boivin, 1946, I, De Montesquieu à Lessing, p. 248—250)

(27) E. Silbner, *La guerre dans la pensée économique du XVI^e au XVIII^e siècle* (Paris, 1939, 8^e)

(28) P. Michel, *Un citoyen de Cosmopolis au XVIII^e: l'abbé Galiani et sa correspondance* (Paris, C. D. U., 1962, 8^e, 37 p.)

de las artes: „La grandeur des nations ne repose plus, comme autrefois, sur la splendeur de leurs triomphes, l'esprit belliqueux de leurs fils, leur agrandissement territorial, ni sur le crédit de leur gloire . . . Le commerce, l'industrie et l'opulence qui en découlent sont et seront probablement pour longtemps les seuls soutiens de la prépondérance d'un Etat". De son côté, Campomanès, pour régénérer l'agriculture et repeupler les provinces désertes, conseille d'appeler des travailleurs des autres nations. „Les étrangers apportent leur habileté et leur industrie à notre patrie . . . Mépriser les étrangers est le fait de l'ignorance des nations . . . Le véritable étranger à sa patrie est l'oisif" (29).

En France, ce sont les physiocrates qui insistent sur la complémentarité économique des nations et qui souhaitent voir se développer les échanges. „La production générale des nations, écrit Le Trosne, est comme un fonds commun qui doit être partagé entre elles". Le Mercier de la Rivière est plus explicite dans son ouvrage *L'ordre naturel et essentiel des sociétés politiques*, en 1767. „Chaque nation, déclare-t-il, n'est qu'une province du grand royaume de la nature. Elle ne doit pas chercher à s'enrichir seule, aux dépens des autres; elle se porterait tort. Il convient au contraire, de créer" une confédération de toutes les puissances de l'Europe.

Les Encyclopédistes défendent des idées voisines. *L'Encyclopédie* donne des définitions suggestives: l'article *Europe*, de ton géographique, souligne néanmoins le rayonnement de cette partie du monde. La définition du mot *patriotisme* précise que le sentiment le plus parfait d'amour de la patrie respecte les droits du genre humain; à l'expression *droit des gens*, le célèbre *Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, note: „Les différentes nations, quoique divisées d'intérêts, sont convenues entre elles tacitement, d'observer, tant en paix qu'en guerre, certaines règles de bienséance, d'humanité et de justice. „Les Encyclopédistes, comme Claude Helvétius, répètent qu'il est nécessaire d'unir les nations par des lois et des conventions réciproques. „L'amour de la patrie, en s'éteignant dans les coeurs, allumera le feu de l'amour universel". De même, Bonnot de Mably, dans son *Droit public de l'Europe, fondé sur les Traités depuis la Paix de Westphalie*, en 1748, souligne l'importance du commerce international et l'interdépendance des nations dans l'organisation de cette société européenne. La Paix de Westphalie lui apparaît comme „la négociation la plus belle, la plus savante qui ait encore été fait parmi les hommes, „car elle a éliminé les questions religieuses comme facteur de guerre. Mais il subsiste encore les ambitions des souverains et les risques qu'implique l'existence des grandes armées (30).

De nombreux idéalistes se prononcent en faveur de l'union des nations européennes. Dans une certaine mesure, la Franc-Maçonnerie travaille dans le sens de ce cosmopolitisme; le mouvement, parti d'Angleterre, est de portée internationale; il englobe des écrivains, comme Diderot; il compte des défenseurs d'un véritable culte de l'humanité. Michel Ramsay, converti au catholicisme par Fénelon, écrit en 1738: „Le Monde entier n'est qu'une grande République, dont chaque Nation est une grande famille et chaque particulier un enfant. C'est pour faire revivre et répandre ces essentielles maximes prises dans la nature de l'Homme que notre société fut d'abord établie". La Franc-

(29) J. Sarraïlh: *L'Espagne éclairée de la seconde moitié du XVIII^e s.* (Paris, Klincksieck. 1954, 8°)

(30) Th. Euyssen, *op. cit.*, 1958, II. p. 475—485.

Maçonnerie a pour but de créer „une Nation toute spirituelle” comme voulaient le réaliser les Croisés du Moyen-Age. Les Constitutions allemandes disent de même: „La Franc-Maçonnerie peut être considérée du point de vue cosmopolites comme un institut à l'usage de l'humanité tout entière”.

Il exista même, en ce XVIII^e siècle, des pacifistes, comme Louis Ront d'Argenson, ministre des Affaires Etrangères de 1744 à 1747, qui proposent la création d'un tribunal européen pour faciliter une pacification universelle. Le duc de Richelieu appelait le marquis d'Argenson „Le secrétaire d'Etat de la République de Platon”. Un adversaire des Encyclopédistes, comme le Lorrain Charles Palissot, dans sa comédie satirique „*Les Philosophes*”, en 1760, peut mettre dans la bouche de Diderot cette formule: „Le véritable sage est un cosmopolite”.

Le type du cosmopolite séduit en effet, et sa présence est aussi une des forces de l'Europe. Les voyageurs parcourent les pays et s'en glorifient. Le Prince de Ligne, d'une illustre famille des Pays-Bas, séjourne en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Suisse; il salue Voltaire à Ferney, devient à la cour de Louis XVI le favori de Marie-Antoinette, est accueilli avec éclat par Catherine II... Il avoue: „J'ai six ou sept patries: l'Empire, la Flandre, la France...”(31). L'abbé Galiani s'intitule „citoyen de Cosmopolis” et Bauclair réfute le *Contrat social*, du citoyen de Genève, sous la signature de „citoyen du monde”(32).

Il ne s'agit pas d'une simple affirmation; le type se répand: cosmopolite, voyageur ou même aventurier (33). Le XVIII^e siècle est une époque de voyages: Montesquieu séjourne en Angleterre, Diderot en Russie, l'abbé Prévost en Hollande. C'est aussi le temps des aventuriers, comme Cagliostro, qui passent dans toutes les capitales, laissent des dettes et font des dupes. Ils révèlent le plus souvent des dehors brillants et possèdent bien la langue française, ce passe-partout. Ils retiennent au passage des lambeaux de connaissances dont ils parent leurs conversations. Spirituels, danseurs, poètes, ces personnages savent éblouir, le Vénitien Casanova en est un des exemples caractéristiques(34).

Comme souvent, la langue reflète les changements de mœurs. Le mot *cosmopolite* avait été créé au XVI^e siècle: Guillaume Postel l'emploie en 1560 tandis qu'Henri Estienne préfère „cosmopolitain” en 1578. Peu usité au XVII^e siècle, ce vocable est admis par le *Dictionnaire de l'Académie* en 1694. Le *Dictionnaire de Trévoux* en 1721, définit le „Cosmopolitain” de deux façons: celui qui n'a pas de demeure fixe; un homme qui ne se sent nulle part étranger. Sa grande fortune commence alors. Le mot revient dans les titres d'ouvrages qui veulent frapper l'attention. Fougeret de Monbron publie en 1751 *Le Cosmopolite ou le Citoyen du Monde*; en voyageant, cet observateur a constaté que les hommes sont universellement les mêmes, aucun pays ne mérite une

(31) Prince de Ligne, *La douceur de vivre* (Paris, 1927, 8°) — *Fr. Hellens*, *Le Prince de Ligne* (1962, 20 p.)

(32) *P. L. de Bauclair*, *Anti-Contrat Social...* Par *B. L. de Bauclair*, citoyen du monde (La Haye, Staatman, 1764, 8°, XII, 271 p.) — *Fekete de Galantha*, *Esquisse d'un tableau mouvant de Vienne, tracée par un Cosmopolite* (s. 1; 1787, in-12)

(33) *F. Varnum*, *Un cosmopolite du XVIII^e siècle: le chevalier de Chastellux* (Paris Rodstein, 1936, 8°, 269 p.)

(34) *Ch. Samaran*, *Jacques Casanova, Vénitien. Une vie d'aventurier au XVIII^e s.* (Paris, 1914, 8°) — *J. Vidalenc*, *Quelques cas particuliers de cosmopolites en France au XVIII^e s.* (*Ann. Hist. Révol. Fr.*, avril-juin 1963, N° 172, p. 199-214)

prévention spéciale ou une particulière faveur. „Tous les pays me sont égaux, avoue-t-il, pourvu que j'y jouisse en liberté de la clarté des cieux et que je puisse entretenir convenablement mon individu jusqu'à la fin de son terme". Un cosmopolite, ce peut être un dilettante, voire un cynique qui dédaigne de s'attacher à quelque terre que ce soit (35). Ce peut être aussi un grand esprit généreux qui aime l'humanité tout entière. En 1755, dans son *Discours sur l'Origine de l'inégalité parmi les hommes*, Rousseau célèbre "ces grands âmes cosmopolites qui franchissent les barrières imaginaires qui séparent les peuples et qui, à l'exemple de l'Être souverain qui les a créées, embrassent tout le genre humain de leur bienveillance".

Vers 1760, les Français se plaisent à répéter ce terme tantôt dans un sens élogieux, tantôt dans un sens péjoratif. En 1762, le *Dictionnaire de l'Académie* définit le cosmopolite „celui qui n'a point de patrie" et il ajoute: „un cosmopolite n'est pas un bon citoyen". En 1763, Lefranc de Pompignan, évêque du Puy, déclare: „Le chrétien est à la fois cosmopolite et patriote . . . Le monde est à la vérité, une patrie commune, ou, pour parler plus chrétienne ment, un exil commun". Diderot, évoquant, en 1765, le Salon le Baron d'Holbach, affirme: „C'est là qu'on trouve le vrai cosmopolite". En 1767, Le Mercier de la Rivière croit encore utile de préciser: „L'industrie est cosmopolite. Ce terme de cosmopolite ne doit pas être regardé comme une injure". En 1770, paraît *Le Cosmopolitisme*, traduit de l'Anglais. En 1781, Sébastien Mercier, dans son *Tableau de Paris* appelle les banquiers „magiciens dangereux" et „cosmopolites hardis". Le mot entre dans l'usage courant. En 1791, un journal s'intitule *le Cosmopolite* et l'Académie définit en 1798 le mot ainsi: „Un cosmopolite regarde l'univers comme sa patrie" (36).

Après l'honnête homme du XVII^e siècle, après le philosophe, le cosmopolite semble caractériser cette Europe française des Lumières qui s'épanouit au milieu du siècle.

*
* *

Cette Europe française, selon la formule frappante née sous des plumes étrangères, au XVIII^e siècle, s'affirme dans les consciences et dans les faits. Les idées d'ailleurs naissent souvent des événements, mais, en retour, les idées donnent de la puissance aux faits eux-mêmes. La notion d'une Europe, phénomène tout d'abord strictement intellectuel, se généralise et sa diffusion prend alors un caractère social (37).

Le terme d'Europe supplante en cette période encyclopédiste les mots de Chrétienté ou d'Empire, mythes périmés, semble-t-il. Que de livres traitant de la politique, de la diplomatie, de la philosophie se placent du point de vue du continent européen: P. J. Neyron, *Essai historique et politique sur les garanties et en général sur les diverses méthodes des Anciens et des nations*

(35) L. Fougeret de Monbron, *Le Cosmopolite ou le Citoyen du Monde* (Londres, 1761 in-12, 165 p.)

(36) P. Hazard, *Cosmopolite* (Mélanges Baldensperger, Paris, Champion, 1930, 8^e p. 354-364).

(37) Cl. Delmas, *Histoire de la civilisation européenne* (Paris, P. U. F., 1961. 128 p.) p. 75-83

modernes de l'Europe d'assurer les traités publics (Göttingen, 1777), Hyacinthe d'Avirgny, s. J., *Mémoires pour servir à l'histoire universelle de l'Europe de 1600 à 1716* (Nîmes, 1783, 2 vol.); Le Marquis de Chastellux, *Discours sur les avantages ou les désavantages qui résultent pour l'Europe de la découverte de l'Amérique* (Paris, 1787); le célèbre Mallet du Pan lance en 1794, à Leyde *Dangers qui menacent l'Europe* et en 1798, à Londres, *Du Péril de la balance politique de l'Europe ou Exposé des causes qui l'ont altérée dans le Nord depuis l'avènement de Catherine II*. Enfin, Novalis publie, en 1802 (*Die „Christenheit“ doer* „Europa“).

Le sens de la spécificité européenne existe aussi dans les âmes. Certes on avoue les défauts des Européens: ils se déchirent comme les Grecs autrefois, mais ils demeurent solidaires. L'Europe, le petite Europe, forme aux yeux des contemporains de Voltaire un tout merveilleux; elle réunit la prospérité du commerce, l'opulence des villes, la suprématie intellectuelle. C'est la partie pensante du monde qui groupe les valeurs spirituelles communes, y compris cette religion qui subsiste toujours au fond des consciences rebelles. Dans son *Siècle de Louis XIV*, en 1751, Voltaire la dépeint ainsi; c'est „une espèce de grande république, partagée entre plusieurs états, les uns monarchiques, les autres mixtes, ceux-ci aristocratiques, ceux-la populaires; mais tous correspondent les uns aux autres, tous ayant un même fond de religion, tous ayant les mêmes principes de droit public et de politique, inconnus des autres parties du monde“.

Les particuliers se recoivent; les sociétés savantes se transmettent leurs livres; les journaux, autrefois le répertoire des richesses indigènes, sont envahis par les comptes-rendus des livres d'Outre-monts, d'autres se fondent spécialement pour activer les échanges; est le cas de l'*Année littéraire* (38). On apprend les langues étrangères, on publie des grammaires, des lexiques et des dictionnaires, on traduit... (39). Insolents traducteurs qui ne connaissent véritablement ni la langue étrangère, ni la leur, qui se croient supérieurs aux auteurs originaux dont ils élaguent les défauts et accentuent les beautés sans pudeur. Belles infidèles, et nécessairement infidèles, puisqu'il faut faire goûter une saveur exotique sans inspirer de répulsion.

A mesure que ces relations se multiplient, un ordre devient nécessaire. Au sommet de cette hiérarchie de valeurs, il faut une autorité consentie: celle de la culture française. Le Marquis Caraccioli, ambassadeur de Naples à la cour de Louis XVI, écrit, en 1777: *Paris, le modèle des nations étrangères ou l'Europe française* et le Prussien Anacharsis Cloots, date ses articles de: „Paris, capitale du monde“. Une civilisation intellectuelle et morale se crée, se développe, en dehors de toute contrainte, de toute séduction mystique par la libre et pourtant inmanquable adhésion des esprits. La France de Louis XV, battue sur terre et sur mer, conquiert ses vainqueurs comme la Grèce ou Rome à son déclin avaient pu le faire. Les victoires par les armes laissent moins de traces que les victoires par l'esprit. (40)

(38) P. Van Tieghem, *L'Année littéraire, 1754 — 1790*, comme intermédiaire en France des littératures étrangères (Paris, Rieder, 1917, 8°, 162 p.)

(39) *Cl. Fr. de Radonvilliers*, De la manière d'apprendre les langues (Paris, Saillant 1768, 8°, XXIV — 278 p.)

(40) Louis Réau, *L'Europe française au siècle des lumières* (Paris, Michel, 1938, 8° XVII — 455 p.) Avant-propos d'H. Berr.

Cette hégémonie intellectuelle et artistique de la France repose tout d'abord sur la richesse de sa littérature : après la grande génération classique, la littérature française se renouvelle et revêt un grand éclat. L'ascension continue. La pays de Diderot qui avait le privilège d'un héritage littéraire, garde aussi le goût de la modernité. Il concilie la stabilité qui rassure et le mouvement qui séduit parce qu'il est la vie même. Cette primauté repose aussi sur le prestige de Versailles, sur la séduction des salons parisiens, sur le charme des „folies” où viennent danser les étoiles de l'Opéra. L'hôtel de la Chaussée d'Antin de la célèbre Mademoiselle Guimard est un Temple de la Volupté ; sa „folie” à Pantin accueille le Prince de Soubise aussi bien que Mgr de Jarente, évêque d'Orléans. Le salon du baron d'Holbach ou les dîners de Grimod de la Reynière attirent des hôtes de choix . . . La Pan-europe française du XVIII^e siècle bénéficie encore de ces voyages et de ces migrations incessantes. Versailles et Paris reçoivent sans arrêt des souverains, des artistes, des savants. La France, pays le plus peuplé d'Europe, fournit des émigrés à tous les Etats qu'il s'agisse de protestants chassés par l'Edit de 1685, de financiers ruinés par Law de lettrés appelés par des Académies étrangères ou par les souverains friands de culture française. Avec ses qualités propres, cette culture semble devoir réaliser cet ancien rêve d'universalisme ; elle confère une unité à ce groupe de nations, elle crée une sorte de République oligarchique d'esprits libres communiant dans le culte du progrès indéfini de la science.

La base de cette francisation est, avant tout, l'adoption de la langue française comme instrument de culture. Dès 1685, dans la *République des Lettres*, Bayle constate : „La langue française est désormais le point de communication de tous les peuples de l'Europe”. L'attention des contemporains de Rousseau est attirée par l'universalité de la langue française, langue diplomatique, aussi bien que scientifique. En 1781, l'Académie de Mantoue propose comme sujet de dissertation „Le goût littéraire en Italie et les moyens de le corriger” ; tous les concurrents traitent la question de l'invasion de la langue française dans la péninsule. En 1784, l'Académie de Berlin pose la question préoccupante : „Qu'est-ce qui a fait de la langue française la langue universelle de l'Europe ?”. Rivarol répond : „La syntaxe française est incorruptible. C'est de là que résulte cette admirable clarté, base éternelle de notre langue. Tout ce qui n'est pas clair, n'est pas français”.

La langue française l'emporte peu à peu sur le latin depuis le Renaissance et la Réforme. La suzeraineté du latin a été liée à son adoption par l'Eglise, puis à son emploi dans la diplomatie. La Chancellerie impériale de Vienne consent enfin, en 1714, à signer le traité de Rastatt rédigé en français. Le latin résiste encore comme langue scientifique, mais plus la science se spécialise, plus il devient difficile d'exprimer avec le vocabulaire figé d'une langue morte les idées nouvelles : il faut forger des néologismes bizarres. Les femmes, qui régissent la mode, estiment bientôt que les épîtres en latin sont le propre des pédants attardés. Presque seuls les graveurs gardent quelques formules pour leurs inscriptions, expressions mystérieuse, et vaguement ésotériques : *delineavit, sculpsit, excudit* . . . Le recueil qui rassemble l'oeuvre gravée de Watteau traduit *Embarquement pour Cythère* par *Cytheram Consensio!*

Le XVIII^e siècle s'est passionné pour le mécanisme linguistique ; il envisagea de créer une langue scientifique artificielle. Condorcet le préconisait, après Descartes et Leibniz. Une sorte de compétition s'ouvrit entre l'Italien plus harmonieux, l'Espagnol plus sonore, le Français, plus pur, plus raffiné.

Le Français triompha dans cette „guerre de succession du latin”. Les périodiques comme le *Journal encyclopédique*, aux Pays-Bas, *Les Nouvelles Littéraires de la Suisse*, la *Gazette universelle de littérature* en Allemagne sont publiés en Français. Frédéric II, non seulement écrit en français mais il comprend si peu l'allemand qu'il se fait traduire les oeuvres de son compatriote le métaphysicien Christian Wolff pour les méditer. Le vainqueur de Roosbach, dit Louis Réau, est la plus belle recrue dont puisse se glorifier la langue française. Goëthe lui-même a failli devenir un écrivain de langue française. Tous les despotes éclairés de l'Europe Orientale, Stanislas Auguste de Pologne, Gustave III de Suède, Catherine de Russie proclament, comme Herder, dans son *Journal de Voyage en France*, que le français a une valeur éducative supérieure à celle du latin. Le français leur paraît l'expression même de la raison. L'hégémonie linguistique de la France est moindre dans les nations latines, malgré la présence active de Goldoni, de Casanova, de Galiani, que dans les nations anglo-saxonnes; par un singulier paradoxe, le français se développe aux Pays-Bas, sous la domination autrichienne et les observateurs du XVIII^e siècle affirment que le Flamand est destiné à disparaître.

Les réfugiés français en Prusse se révèlent d'excellents agents de propagande pour notre langue. Les idiomes vernaculaires sont discrédités. La gallomanie gagne toutes les petites cours. Les oeuvres de Klopstock et de Lessing n'atteignent le public que dans leur version française. Par l'Allemagne, la pratique du Français atteint les pays scandinaves, favorisée par l'influence du comte de Fersen, cavalier compromettant de Marie-Antoinette, par le baron de Staël qui épouse la fille de Necker . . . En Pologne, la pénétration est encouragée par plusieurs femmes: Marie-Louise de Gonzague, Marie Casimire d'Arquien, l'épouse de Jean Sobieski, Madame Geoffrin qui avait reçu en son salon parisien Stanislas Auguste Poniatowski. En Hongrie, malgré l'emprise du latin, malgré les efforts de germanisation des Habsbourg, le français se répand (1). La Russie reste la conquête la plus éclatante: c'est l'oeuvre d'Elisabeth, fille de Pierre le Grand et de Catherine, en relation avec les Encyclopédistes . . . Le Français est alors la langue universelle des élites, des princes, des nobles, des femmes, en ce siècle où triomphe la femme. Les gallicismes déferlent, ils appartiennent à l'art de bien manger, de bien se vêtir, de bien se présenter, de pratiquer les belles manières. Ces emprunts impliquent presque toujours une notion d'art, art militaire, art de penser, art de bien vivre . . . (42)

Cette Europe francisée manifeste ses tendances tout d'abord par son goût pour la littérature française. L'extraordinaire diffusion des livres français se révèle en dépouillant les catalogues des bibliothèques publiques et privées, en dressant la liste des traductions et des adaptations d'auteurs français, en mettant en lumière les sources françaises d'écrivains étrangers. On étudie le français pour pouvoir lire Voltaire dans le texte, l'Italie se passionne pour le théâtre français; les „afrancesados” introduisent Diderot ou Buffon malgré l'Inquisition en Espagne. L'Allemagne absorbe la substance de nos grandes oeuvres et devient un centre de distribution et de réexpédition de la pensée française en Europe septentrionale et orientale. En dépit de ses mésaventures survenues à Potsdam, Voltaire est l'objet d'un véritable culte dans les cours

(41) I. Kont, *Etude sur l'influence de la littérature française en Hongrie (1722—1896)*. (Paris, Leroux, 1902) — Tronchon. Helvetius jugé par un Voltairien de Hongrie (*Revue des études hongroises*, 1924, p. 89)

(42) H. Soehner, *L'Europe du XVIII^e siècle: L'art et la culture* (1960)

allemandes; il est le plus illustre ambassadeur des lettres françaises „auprès de Frédéric II. ”Quant à Catherine II, elle se dit „son écolière”. L’influence de Voltaire et des encyclopédistes n’a d’égale que celle de Rousseau; en lui, se réalise ce qu’un contemporain appelle „le croisement des esprits”; le citoyen de Genève unit la raison française à une sensibilité qui le rapproche du génie germanique et anglo-saxon; la même sentimentalité l’emporte chez Schiller, Goethe, Herder... Les ouvrages français gagnent ainsi de proche en proche, „comme du feu de nos foyers”, dit Voltaire. „On va prendre ce feu chez son voisin, on l’allume chez soi; on le communique à d’autres, et il appartient à tous”. (43).

Il en est de même des arts. L’art français, laïcisé, se répand en ce siècle de François Boucher dans toute l’Europe, plus aisément encore qu’au Moyen-Age, car, cette fois, la différence de religion n’est plus un obstacle. Les artistes français partent volontiers travailler à l’étranger; en 1765, l’architecte Patte signale leur présence dans la plupart des capitales. L’Allemagne est pour les architectes français, en quête de commandes, un prestigieux Eldorado; les innombrables principicules qui pullulent sur son territoire morcelé sont presque tous possédés de la fureur de bâtir et se ruinent allègrement en constructions démesurées. Le Rhin devient, comme le dit Hugo, „plus français que ne le pensent les Allemands”. Les places royales de Copenhague imitent celles de Paris, la place Louis XIV (Vendôme aujourd’hui), la place Louis XV (devenue de nos jours Place de la Concorde).

Pour décorer ces places, les sculpteurs français s’emparent dans toute l’Europe du monopole des statues royales en bronze, pédestres ou équestres, imitées du Louis XIV de Girardon et du Louis XV de Bouchardon. La plus célèbre est celle de Pierre le Grand exécutée par Falconet sur un bloc de granit arraché au prix d’efforts inouis aux marécages de la Finlande. On peut aussi s’étonner de constater qu’en ce siècle de rivalité franco-anglaise, c’est un sculpteur français, Louis François Roubiliac, émigré à Londres, qui réalisa la série de monuments funéraires de l’abbaye de Westminster en la mémoire des gloires britanniques.

Les peintres et les graveurs suivent le même chemin. Watteau se rend à Londres, au lendemain de l’expérience de Law, dans l’espoir de rétablir sa fortune et pour consulter un médecin réputé, le pastelliste Maurice Quentin Latour fait un long séjour à Amsterdam. En pleine guerre contre Louis XV, l’Autriche n’hésite pas à appeler des peintres français à Vienne pour fixer sur la toile des épisodes de batailles remportées contre Louis XIV.

La civilisation française renouvelle aussi tout le décor de l’existence. Les meubles parisiens du XVIII^e siècle marquent l’apogée dans l’histoire de l’ébénisterie; ils se multiplient: commode, secrétaire, chiffonnier, psyché, guéridon, ... Jusqu’alors, le bahut servait à la fois de table, de siège et de coffre. La réputation des Gobelins est telle que le terme devient générique pour désigner des tapisseries. L’hégémonie française est incontestable dans les modes et les usages mondains. La renommée culinaire de la France s’affirme avec le pâté de foie gras de Strasbourg, la sauce mahonnaise, les pralines du cuisinier du duc de Praslin... Le champagne est là pour arroser ces repas français.

Les élégantes prennent à cette époque l’habitude de faire venir de Paris des robes, des bas de soie, des éventails... Les couturiers dans la rue Saint

(43) *Louis Réau*, L’Europe française, 1938, livre II.

Honoré envoient dans les cours et dans les capitales une poupée habillée à la mode, car il n'existe pas encore de journaux illustrés. Rivarol remarque que l'Europe n'a d'ailleurs pas le temps de se lasser de ces modes parisiennes tant elles sont changeantes: robes froncées à la Watteau, larges paniers, drapés à la grecque . . . Sur le visage, on place des mouches, sorte de grains de beauté, artificiels, qu'on taillait en lune, en croissant, en étoile et qu'on disposait selon un code universel: l'*assassine* au coin de l'oeil, l'*effrontée*, sur le nez, la *friponne* près des lèvres . . . Les coiffures sont en liaison avec l'actualité, certaines nous paraissent de véritables rébus, l'ensemble forme une gazette capillaire: c'est la coiffure à l'Iphigénie, en l'honneur de l'opéra de Glück, c'est le pouf à l'inoculation au moment de la découverte de la vaccine, c'est la coiffure à la Belle-Poule, avec frégate toutes voiles dehors . . . Pour entrer dans son carrosse, il faut se mettre à genoux et certaines coiffures sont mécanisées avec un ressort afin de pouvoir se replier et se relever.

De tels succès, de tels engouements dans des domaines aussi divers entraînent des jalousies, des sursauts d'orgueil blessé, des réactions nationales. Il faut tout d'abord constater que même quand l'Europe française semble sur le point de se réaliser, les querelles intestines persistent: une interminable dispute naît et se prolonge à propos de la musique, ce qui touche peut-être le plus profondément la sensibilité d'un peuple. Une vive bataille se déroule à l'Opéra entre le coin du Roi, les conservateurs, partisans de Rameau et le Coin de la Reine, c'est-à-dire les philosophes, les novateurs, favorables aux bouffons. Dans la vivacité des passions, on va jusqu'à brûler un mannequin représentant Rousseau, défenseur des Italiens. Une seconde querelle surgit en 1773, Gluckistes contre Piccinistes, cette fois.

La France elle-même, dans sa gloire, se montre susceptible et vaniteuse. Le cosmopolite Fougere de Monbron raille les Espagnols, leur bigoterie, leurs processions qui ressemblent, dit-il, à celles de Cambrai et de Valenciennes. Il se moque aussi des Anglais et ceci est plus grave: une anglophobie contrebalance l'anglomanie. Ces réticences sont tenaces: certains philosophes hésitent à abandonner le système de Descartes parce que Newton est Britannique! Condorcet et le mathématicien Montucla reprochent aux Anglais de ne rien accepter du continent, „encore moins de la France". L'Académie de Lyon demande, en 1792, à l'occasion d'un de ses prix de comparer le patriotisme chez les Français et chez les Anglais; le lauréat dresse d'abord un parallèle de leurs deux histoires, définit le patriotisme plutôt comme le civisme, accable bientôt les Anglais, blâme leurs révolutions fréquentes, évoque le supplice de Jeanne d'Arc; il proclame que le régicide de Charles I' demeurera la honte de la nation anglaise! (44) Plus révélateur encore de l'état de l'opinion, est le succès au théâtre, en 1765, de la pièce de Belloy, *Le siège de Calais*, qui condamne ceux qui „s'honorent du grand nom de citoyen du monde".

En revanche, la francisation de l'Europe a ses limites sociales et géographiques. L'expansion de la culture française au siècle du despotisme éclairé s'explique par son caractère aristocratique. La France, en son dernier siècle de l'Ancien Régime, a présenté à l'élite européenne un genre de vie qui l'a séduite parce qu'il constituait un raffinement encore inconnu: pompe et luxe de

(44) L. Trenard, Histoire sociale des idées. Lyon, de l'Encyclopédie au préromantisme Paris, P. U.F., 1958, 8°, 821 p.) p. 83, 216.

Versailles, existence mondaine, distractions destinées à meubler des journées oisives. Cette civilisation n'eut, en définitive, aucune prise sur l'art religieux et populaire, elle ne répondait qu'aux aspirations profondes d'une minorité.. De là, sa précarité. L'obstacle le plus sérieux à cette européanisation culturelle fut la résistance du sentiment national.

Les foyers de culture ancienne et originale comme l'Angleterre et l'Italie devinrent des centres de gallophobie. On fait maintenant campagne contre les moeurs françaises qui paraissent dissolues, contre les modes françaises qui semblent capricieuses, contre l'invasion des mots français dans le vocabulaire. Les Anglais font de la fricassée de grenouilles notre plat national, Catherine II promulgue *ab irato*, quand sa belle-fille rentre de Paris avec 200 caisses de colifichets, une loi somptuaire qui représente une véritable déclaration de guerre contre les modes parisiennes. Après avoir proclamé la supériorité de notre langue, Algarotti et Alfieri l'accablent de critiques: pour les Italiens et les Espagnols, elle manque d'euphonie, pour les Anglais, elle est dépourvue d'énergie, pour les Allemands, elle ne garantit pas la sincérité de la pensée. A la littérature française, on reproche son esprit rationaliste et ses tendances antiromantiques. L'Allemagne de Lessing conduit cette revanche du sentiment. On condamne le scepticisme desséchant, le goût de la dissipation et la légèreté. C'est un retour au sentiment de la nature, c'est le triomphe du mystère sur la raison abstraite. En art, on prétend ruiner l'hégémonie française en prêchant le retour à l'Antique sous l'action de Winckelmann, en prônant l'étruscomanie et même la valeur du gothique.

A côté de ces orgueils blessés et de ces vanités froissées, à côté de cette gallophobie, il faut placer le développement de l'idée de patrie et du sentiment patriotique. On cherche à définir le terme *patrie*; ce n'est plus seulement le lieu où l'on est né, patrie se confondait parfois avec province; c'est aussi le lieu où l'on est bien, où l'on est libre; „c'est un vaste champ où chacun peut moissonner selon ses besoins et selon son travail. C'est une terre que tous les habitants sont intéressés à conserver, que personne ne veut quitter, parce qu'on abandonne pas son bonheur, et où les étrangers cherchent un asile" (45).

Les mots *patrie* et *patriotisme*, avec des acceptions parfois diverses, entrent dans la langue courante et abondent dans les titres des ouvrages publiés dans la seconde moitié du siècle: abbé de Sapt, *L'Ami du Prince et de la Patrie ou le Bon Citoyen* (Paris, 1769), Frédéric II, *Lettres sur l'amour de la Patrie*, Vicomte d'Aubusson: *Profession de foi patriotique d'un bon Français*, (1771) Claude Piarron de Chamousset, *Oeuvres complètes de M. de Chamousset contenant ses projets d'humanité, de bienfaisance et de patriotisme* (Paris 1783), Mathon de la Cour, *Discours sur les meilleurs moyens de faire naître et d'encourager le patriotisme dans une monarchie* (Paris, 1788)... Des loges maçonniques prennent le nom de „Patriotisme" (46). Ce terme désigne plutôt une vertu, la vertu suprême, par excellence, et les patriotes sont ceux qui sont imbus de l'esprit nouveau. Dans *l'Encyclopédie*, le chevalier de Jaucourt lie, ainsi que le fait Voltaire dans *Questions sur l'Encyclopédie* (1771), les deux idées de patrie et de liberté. Il emploie les mêmes formules que l'abbé Coyer: La patrie est une terre que tous les habitants sont intéressés à conserver

(45) G. Coyer, Dissertation sur le mot „Patrie" (La Haye, Gosse, 1755, 8°, 43 p.),

(46) Mathon de la Cour, Discours prononcé dans la loge d'adoption du Patriotisme, 27 juill. 1785. 4.)

e personne ne veut qu'abandonner parce qu'on n'abandonne pas son bonheur (47). Le *Dictionnaire de Trévoux*, en 1771, hésite davantage; il définit d'abord patrie: le pays où l'on est né, puis, après avoir cité Nicolas d'Ablanco pt-La Bruyère, Saint Evremont, il ajoute: „On dit proverbialement que la patrie est partout où l'on est bien. „*Ubi bene, ibi patria*”; mais, au mot patriotisme, ce même dictionnaire commente ainsi sa définition: „Le patriotisme doit être fondé sur de grands principes et de grandes vertus . . . Le patriotisme est le ressort qui maintient l'ordre. C'est un amour aussi naturel que l'amour de nous-mêmes et de nos parents, qui naît en nous par l'instinct, mais qui se confirme par la raison, qui s'accroît par l'habitude, se fortifie par la réflexion . . . Cette vertu est nécessaire à l'Etat” (48). Nous voilà bien loin du temps où Lessing pouvait écrire: „Je n'ai aucune idée du patriotisme, et je n'y vois, tout au plus qu'une héroïque faiblesse dont je me passe très volontiers”. A la veille de la Révolution, on voit apparaître dans notre langue les termes *archipatriote, ultrapatriote, patriomane, patriotiser, impatriote, patrioticide* . . . En même temps, l'idée de la diversité des peuples agit contre la notion d'unité européenne. Déjà, le *Dictionnaire* de Louis Moreri donnait des stéréotypes des peuples: „On dit que les Français sont polis, adroits, généreux, mais prompts et inconstants; les Allemands sincères, laborieux, mais pesants et trop adonnés au vin; les Italiens agréables, fins, doux en leur langage, mais jaloux et traîtres; les Espagnols, secrets, prudents mais rodomonts et formalistes . . .” Peu à peu, les philosophes s'intéressent à cette notion de psychologie collective: en 1743, l'abbé Espiart de la Borde publie *Le Génie et le caractère des nations*; en 1769, le toulousain Jean Castilhon rédige ses *Considérations sur les causes physiques et morales de la diversité du génie, des moeurs et du gouvernement des nations*; en 1776, Jean Demeunier consacre trois volumes à des remarques sur l'esclavage, les lois pénales, les supplices sous le titre: *L'esprit des usages et des coutumes des différents peuples ou observations tirées des voyageurs et des historiens*. Après Montesquieu, c'est Rousseau qui, dans ses *Considérations sur le gouvernement de Pologne*, insiste pour que chaque pays conserve ses traditions et ses coutumes „ce sont les institutions nationales qui forment le génie, le caractère, le goût et les moeurs d'un peuple, qui le font être lui et non pas un autre, qui lui inspirent un ardent amour de la patrie fondé sur des habitudes impossibles à déraciner . . .”

Cette évolution de la pensée aboutit à raffermir le concept de Nation. Depuis Furetière, il est lié à la notion d'espace géographique et de communauté de gouvernement; c'est encore la définition qui est reprise par le *Dictionnaire de l'Académie* en 1740 et même, avec le retard habituel en ce genre d'ouvrages, par le *Dictionnaire de Trévoux* en 1771. L'idée de Nation est encore mal dégagée de celle de l'Etat. Or, dans le second versant du XVIII^e siècle, le mot est très employé comme le constate le Marquis d'Argenson dans son *Journal* en 1754. Ainsi, le Marquis Marc René de Montalembert publie, en 1749, un *Essai sur l'Intérêt des nations en général et de l'homme en particulier*; en 1791, Gudin de la Brenellerie explique dans son *Supplément au Contrat Social* que Rousseau a le mérite d'avoir fait prendre conscience aux Français de leur appartenance à une même nation; avant lui, il n'existait qu'une ag-

(47) Textes choisis de l'Encyclopédie (publié par A. Soboul, Ed. Sociales, 1963, 8258 p.) p. 178-180.

(48) Dict. de Trévoux, 1771, Articles Patrie, Patriotisme.

régation d'hommes différents,; grâce à lui, une association est née. En 1792, Le Mercier de la Rivière publie *L'Heureuse Nation* . . .

Si l'*Encyclopédie* ne définit pas encore l'adjectif *national*, les physiocrates l'emploient et l'*Encyclopédie méthodique* de Panckoucke, en 1790, ajoute à la définition traditionnelle, les caractères des peuples. L'idée a un edoubln origine: Elle dérive de l'esprit du peuple, mais aussi de sa volonté d'union (49).

Par voie de conséquence, l'Etat se développe et centralise les forces matérielles et spirituelles; on sécularise l'éducation, on recherche les coutumes juridiques détachées du droit romain, on essaie de créer une éthique d'Etat. L'idée de l'unité nationale, de l'égalité des provinces se répand dans les brochures de 1789: *Le Catéchisme national* définit alors la Nation „une société d'hommes utiles qui vivent sous un même chef, ou plusieurs chefs qu'ils se sont donnés volontairement, pour ne faire qu'un seul et même corps". L'autorité de l'Etat prend sa source dans une volonté souveraine. Le sacrifice des privilèges provinciaux est un devoir patriotique (50);

Ces concepts de patrie et de nation sont popularisés par le théâtre, par la chanson, par l'image . . . Le citoyen est invité à se sacrifier à la communauté, l'égoïsme national est un devoir car la patrie veut se perpétuer en une suite infinie de générations; par un instinct collectif, tout le peuple aspire à cette durée sans limites. L'oecuménisme chrétien, le cosmopolitisme, l'idéologie humanitaire n'offraient pas les mêmes impératifs que le sentiment national. Un groupe national qui accepterait l'éventualité d'une absorption paraîtrait débile. De là, les exigences nouvelles que reflète le langage. On dit avec horreur, *nacionocide, antinational, lèse nation* . . . (51). Les contemporains se montrèrent parfois surpris du succès de ces vocables: en 1789, Jean Joseph Mounier déclare: „Rien au monde ne serait plus ridicule que l'abus qu'on fait aujourd'hui du mot nation, s'il n'avait pas produit de si terribles conséquences. Tout est devenu National "; en 1790, un observateur étranger le Prussien Halem fait la même constatation: „En passant sur un pont, e vis ces mots au dessus d'une boutique: Dégraisseur national. C'est ainsi qu tout est nationalisé, jusqu'aux dégraisseurs" (52).

Ce nouvel échec de l'idée d'une Europe française s'explique par cette poussée de nationalisme à la fin du XVIII^e siècle et que la crise révolutionnaire accentua encore. Le sens de la nationalité lié d'ailleurs à la culture populaire, au folklore ruine la politique napoléonienne en Espagne, en Autriche, en Allemagne. Le XIX^e siècle est le siècle des nationalités (53).

(49) R. Rémond, Les tempéraments nationaux, produits de l'histoire (*Revue économique*, mai 1956, N° 3, p. 429—438.

(50) B. Shafer, Le nationalisme bourgeois dans les libelles au moment de la Révolution française (*Journal of Modern History*, 1938, p. 31—50) B. Hyslop, French Nationalism in 1789: according to the general cahiers New York, 1934)

(51) A. Aulard Le patriotisme et la Révolution française. Les émigrés (*La Révolution française*, 1917, t. 70, p. 385—415) — Ph. Sagnac, Patrie et Patriotisme français (*Rev. du Nord*, Nov. 1923, IX, p. 305—308)

(52) A. Chuquet, Voyage de Halem, 1790, p. 103.

(53) Van Houtte, Frontières naturelles et principe des nationalités (Bruxelles, 1935. 8°.) — P. Henry, Le problème des nationalités (Paris, Colin, 1937, in—16).

Cependant, il subsiste des souvenirs et des nostalgies avec leurs avantages et leurs inconvénients. „Nous ne sommes pas libres, écrit Barbusse, dans *l'Enfer*, nous sommes attachés au passé. Nous écoutons ce qui a été fait tous jours, nous le refaisons, et c'est la guerre et l'injustice". En réalité, le legs du passé ne comporte pas que des erreurs et des fautes. Le XIX^e siècle n'a pas oublié les tentatives d'union européenne. Victor Hugo chante déjà les Etats-Unis d'Europe, Ernest Renan affirme, dans *L'avenir de la Science*, la ruine du principe national (54).

Le XX^e siècle a repris ces projets d'unité européenne. Les plus efficaces se rattachent à une unification économique. Les plus brûlants portent sur la structure politique de cette Europe. Mais il ne faut pas négliger les tentatives qui rappellent celles du XVIII^e siècle et qui s'adressent à la psychologie collective (55). Spinoza nous met en garde: „La paix n'est pas l'absence de guerre, c'est une vertu qui naît de la force de l'âme". De plus en plus, le terme d'Europe n'a plus de signification continentale. Wladimir d'Ormesson, dans les *Vraies confidences*, le reconnaît: L., „Europe c'est une manière de penser, de croire, de vivre". Il faut donner un caractère affectif à cette union d'une Europe envisagée très largement, comme une donnée de la civilisation. Après 1918, Maurice Barrès suggérait de créer, à Paris, une place de l'Europe avec les statues des grands européens, comme Henri Heine et Tourgueniev (56).

L'Europe ne doit pas être conçue comme un espace délimité sur une carte ou simplement comme un ensemble économique. Si elle veut trouver prestige et influence, elle doit incarner, comme au siècle des lumières, une culture à la fois traditionnelle et neuve; elle doit adopter un système de valeurs morales et esthétiques. La nation n'est pas seulement un groupement d'intérêts matériels; elle n'a réellement existé que lorsqu'elle a possédé sa morale et sa volonté d'être. „Toute notre dignité consiste en la pensée", écrit Pascal (57).

L'idée d'une Europe, communauté de culture, n'a pas triomphé au siècle des Lumières, malgré les conditions favorables. Mais elle demeure dans les âmes et dans les esprits. „Les idées, une fois nées, dit Chateaubriand, ne s'anéantissent plus. Elles peuvent être accablées sous les chaînes, mais, prisonnières immortelles, elles usent les liens de leur captivité" (58).

(54) B. Croce, *Histoire de l'Europe au XIX^e c.* (trad. H. Bédarida, Paris, Plon, 1959 1^o, 357 p.)

(55) A. Puttemans, *L'enseignement de l'histoire et l'idée européenne* (Mélanges Lousse 1961, I. p. 227—256) — E. Bruley, E. H. Dance, A. Puttemans, *Une histoire de l'Europe* Leyde, Sythoff, 1960, 84 p.)

(56) Actes du Colloque international sur la notion d'Europe (Paris, P. U. F. 1961 8^o, 64 p.) — C. Dawson, *Les origines de l'Europe et de la civilisation européenne* (Paris 1934, 326 p.) — F. Delaisi, *La révolution européenne* (Bruxelles, 1942, 298 p.)

(57) A. Fabre-Luce, *Anthologie de la nouvelle Europe* (Paris, 1942, 302 p.) J. Madarule, *Petite histoire de l'Europe* (Paris, P. U. F., 1942, 8^o) — O. Mosley, *La Nation Europe* (1962)

(58) P. Van Zeeland, *Regards sur l'Europe, 1932* (Bruxelles, 1933, 252 p.) A. Siegfried *La crise de l'Europe* (Paris, 1935, 127 p.) — Suarés, *Vues sur l'Europe* (Grasset, 1939, — B. Vuyenne, *Petite Histoire de l'idée européenne* (Paris, 1954).

Л. ТРЕНАР

ПРОФЕССОР ЛИЛЛСКОГО УНИВЕРСИТЕТА

„ЕВРОПА” В ЭПОХУ ПРОСВЕЩЕНИЯ

Историку, занимающемуся изучением проблем современности, легко заметить, что идея Европы является дверней, было даже сделано несколько попыток с целью создания единства европейского континента. Античность оставила в наследство западному миру понятие империи, средние века мечтали о реализации настоящего христианства на земле, реформация отбросила эту мысль о единстве. Луи XIV в своих интересах хотел создать единую монархию, идеи которой он перестроил согласно своим личным желанием. Страх пред Османской империей возродил миф о христианских походах, особенно во взглядах Лейбница. Все эти попытки потерпели крах.

Идеология XVIII в. выглядела более оригинальной: речь шла об Европе основанной на единстве культуры и цивилизации. Моралисты, философы и писатели осуждали войну и даже с недоверием относились к военным. Создавались проекты различных форм организации. Немецкие философы, английские, итальянские и испанские экономисты, французские энциклопедисты и „Союз свободных каменщиков” мечтали о единой конфедерации государств, которое служило бы счастьем всех. Космополит, путешественник, авантюрист являлся как бы олицетворением европейской идеологии.

Европа Просвещения сознает культурную гегемонию Франции. Развивался французский язык, он становится универсальным и замещает латинский, галлицизмы оказывают влияние на все европейские языки. Большой успех французской литературы — Вольтер является как бы „королем” литературы. Французские архитекторы создают по всей Европе „Версали”. Скульпторы переполняют столицы памятниками королям, парижская мебель и даже прическа дворца Луи XIV, вопреки своей необычности, получает распространение.

Офранцузивание однако захватывает только ограниченные высшие круги, которые накануне царствования Луи XVI создают такую национальную реакцию, вследствие которой „Французская Европа” потерпела крах. XIX в. является веком крепкого национализма, но тоска по мирной Европе осталась в глубине душ.